

LA COLLINE  
THÉÂTRE NATIONAL

OUI

*création*

texte

Édouard Louis

mise en scène

Stanislas Nordey

A TUÉ  
MON PÈRE

*pds 2019*

12 mars – 3 avril 2019

# Qui a tué mon père

texte Édouard Louis

mise en scène et jeu Stanislas Nordey

collaboratrice artistique Claire Ingrid Cottanceau

scénographie Emmanuel Clolus

lumières Stéphanie Daniel

composition musicale Olivier Mellano

création sonore Grégoire Leymarie

clarinette Jon Handelsman

sculptures Anne Leray et Marie-Cécile Kolly

assistanat à la mise en scène Stéphanie Cosserat

Le décor et les costumes ont été réalisés par les ateliers du TNS

perruque MTL PERRUQUE

régie générale Thomas Cottereau

avec la participation amicale de Wajdi Mouawad

production Théâtre National de Strasbourg

coproduction La Colline – théâtre national

Le texte *Qui a tué mon père* d'Édouard Louis a paru aux éditions du Seuil en mai 2018.

*Qui a tué mon père* Copyright © 2018, Édouard Louis. Tous droits réservés.

---

régie Olivier Mendili régie lumières Stéphane Touche régie son Jean-Louis Imbert

technicien lumières Pascal Levesque machinistes David Nahmany et Lino Dalle Vedove

accessoiriste Thierry Good habilleuse Ornella Voltolini

---

## sur la route

du 2 au 15 mai 2019 au Théâtre National de Strasbourg

du 9 au 11 octobre 2019 à la Comédie de Béthune – Centre dramatique national

21 janvier 2020 au CDN Orléans / Centre-Val de Loire

du 25 au 28 février 2020 au Théâtre de Vidy-Lausanne

5 et 6 mai 2020 au Grand R – Scène nationale de la Roche-sur-Yon

13 mai 2020 au Théâtre de Villefranche-sur-Saône

Les

2019

Grand Théâtre

du 12 mars au 3 avril

du mercredi au samedi à 20h30, mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30  
création • durée 1h40 environ

**Accessibilité** 

Le spectacle *Qui a tué mon père* est proposé en audiodescription – diffusée en direct par casque – accompagnée d'un programme en braille et en caractères agrandis **mardi 26 mars à 19h30** et **dimanche 31 mars à 15h30**

Le Monde

un événement  
Télérama

TRANSFUCE

lrocks.com

arte

inter

*Si l'on considère la politique comme le gouvernement de vivants par d'autres vivants, et l'existence des individus à l'intérieur d'une communauté qu'ils n'ont pas choisie, alors, la politique, c'est la distinction entre des populations à la vie soutenue, encouragée, protégée, et des populations exposées à la mort, à la persécution, au meurtre.*

---

Édouard Louis, *Qui a tué mon père*

## Écrire ce qu'on s'interdit d'ordinaire

Le rapport au théâtre était présent dans *En finir avec Eddy Bellegueule* : c'est ce qui t'a permis d'aller au lycée d'Amiens.

Le nom que tu as choisi – Louis – vient d'un personnage de Jean-Luc Lagarce. Peux-tu parler de cette relation au théâtre ?

Le théâtre a été pour moi le premier instrument de la fuite et de la transformation. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, j'ai parlé de mon enfance, celle d'un enfant gay, *queer* né dans un village et destiné à « finir à l'usine ». Du fait de mon homosexualité, il m'était impossible de construire un rapport heureux à mon environnement. À l'école, on me traitait de « sale pédé », je n'avais pas d'amis. Et quand je rentrais chez moi, j'entendais : « Pourquoi tu es comme ça ? Tu nous fais honte. » Je cherchais désespérément un moyen d'être aimé, un moyen par lequel je pourrais m'entendre dire « on accepte ton existence ».

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, il y avait des propos virulents sur ton père et ton milieu familial. Dans *Qui a tué mon père*, le regard semble se déplacer : il y a des souvenirs heureux, ce qui était peu présent précédemment. Comment ce chemin s'est-il opéré ?

*Qui a tué mon père* est l'histoire d'un retour.

Quand il a ouvert la porte, j'ai eu un choc. Mon père est jeune – une cinquantaine d'années – mais il n'a plus de souffle. Il n'a pas de « grande maladie » – cancer ou leucémie –, mais est-ce normal d'être dans cet état à la cinquantaine ?

Plutôt que dire que la domination s'exerce sur des gens qui sont écrasés par elle, dire que cette domination est tellement forte, s'abat avec une telle puissance, qu'elle pousse les gens à la continuer, la prolonger. Prenons l'exemple du roman *Beloved* de Tony Morrison, qui nous invite à repenser la violence, le pouvoir et la domination. C'est l'histoire de Seth, esclave noire qui vit dans une plantation

de coton et qui décide de s'enfuir pour sauver ses enfants. Alors que les propriétaires de la plantation les retrouvent, elle égorge son bébé, sa fille. C'est Seth qui est condamnée pour ce geste, mais on comprend bien que c'est la violence esclavagiste qui s'est prolongée à travers son corps. Le fait qu'elle puisse trancher la gorge de son enfant, y penser sur l'instant comme la seule issue pour sauver sa fille, naît de la violence que le pouvoir esclavagiste a inscrite en elle – et qu'elle reconduit malgré elle.

C'est ce déplacement qui s'est opéré entre *En finir avec Eddy Bellegueule* et *Qui a tué mon père* : partir de la violence exercée par mon père contre sa femme, contre moi, contre les étrangers avec le vote Front national, pour en chercher la source. Je m'intéresse à la violence comme un flux, qui traverse les corps.

Peut-on dire que *Qui a tué mon père* est l'histoire d'un homme mais aussi l'histoire d'un fils devenu adulte, qui porte un regard politique sur la vie de ce père ?

J'ai voulu raconter l'histoire d'un homme – mon père – de mes premiers souvenirs d'enfance avec lui jusqu'à sa mort sociale. J'ai écrit sa biographie par le prisme de notre relation, parce que c'est ce qui me paraît le plus honnête : raconter sa vie à travers la manière dont je l'ai connu, mes souvenirs de lui, de nos silences, ses insultes aussi, notre séparation... et aujourd'hui.

Je m'étonnais que la politique disparaisse presque toujours des biographies. Beaucoup de livres retracent la vie de gens et on ne voit jamais l'intervention de la politique dans le processus de transformation de la vie d'une personne et dans sa mort, qu'elle soit sociale ou physique. Je pense que c'est dû au fait que presque tous les écrivains sont des gens qui viennent de milieux privilégiés, de la bourgeoisie. La bourgeoisie, les privilégiés, sont protégés par leurs capitaux : la possession de l'argent et des biens – ce que Bourdieu appelle le capital économique – et la possession de diplômes – le capital

scolaire et culturel. Aujourd'hui, j'habite à Paris, j'ai fait des études, j'écris des livres : un gouvernement peut me répugner, me dégoûter, mais il n'aura jamais sur moi l'effet qu'il peut avoir sur mon père ou ma mère. Je pense que c'est pour ça qu'on parle aussi peu de la politique dans une biographie : la plupart des gens qui écrivent vivent hors de ces répercussions.

Et la plupart des gens des milieux populaires ne l'analysent pas ou même n'en parlent pas. Par exemple, ce que tu dis de manière très concrète, est-ce que ton père le formulerait ?

Non, et c'est ce qui est dramatique. Si aujourd'hui tu avais interviewé mon père et non pas moi, lui t'aurait dit : « Je vais bien. » Parce qu'il vit dans une telle situation de violence permanente que pour lui, c'est normal. Pour lui, c'est la vie, ça ne s'appelle pas la violence puisque tout le monde autour de lui a toujours vécu comme ça. Comme une partie de la bourgeoisie s'accommode parfaitement de la situation dans laquelle notre monde est, ces gens vont dire : « Oui, ça va » ; il ne peut pas marcher plus de dix mètres sans être essoufflé « mais bon, il a l'air heureux quand même et il a une belle télé. » Dire la vérité du monde social, c'est toujours s'attaquer au monde social parce que les classes dominantes construisent des instruments de déni. On produit tous les jours des manières de ne pas voir la violence, ne pas voir la souffrance. C'est pour cela que *Qui a tué mon père* a cette forme très directe, où je dis les noms des gens qui ont détruit sa santé.

« Quel serait le type de littérature qui pourrait permettre de forcer les gens à voir la réalité ? » La littérature est souvent un outil qui permet aux gens de détourner la tête – un peu comme quand on voit un SDF dans la rue : on regarde ailleurs.

Peux-tu parler du lien entre masculinité et violence, dont il est question dans tes écrits ?

La violence que mon père a subie et qu'il a basculée sur les autres est due en grande partie à la masculinité, au « masculinisme ». Il y a une obligation de construire sa masculinité, en ayant des mauvaises notes, en quittant tôt l'école pour travailler... L'école est un « truc de pédé », la culture c'est efféminé. S'il y avait moins d'homophobie dans notre société, peut-être que mon père aurait eu un destin social différent, parce qu'il aurait eu un rapport à l'école différent. Toutes ces réalités sont enchâssées les unes aux autres. Là aussi, il y a une responsabilité des gouvernements : s'ils luttaient davantage contre la domination masculine, contre l'homophobie, ça aurait une incidence sur tout le monde. Le combat contre l'homophobie, ça ne concerne pas que les homosexuels.

On dit que tout est possible pour tout le monde en France, qu'il suffit de « vouloir ». Est-ce aussi contre cette affirmation que tu as écrit ?

Oui, bien sûr. Je retourne la question sartrienne : quelle est la relation entre l'action et l'être ? Est-ce que ce sont nos actes qui nous définissent ? À mon sens, ce qui nous définit n'est pas ce qu'on fait mais ce qu'on n'a pas pu faire, parce que la société nous en a empêchés. Soit parce qu'elle a bloqué nos désirs, soit parce que son système est entré tellement tôt dans nos têtes qu'elle a rendu certains rêves inimaginables. C'est une telle fiction, l'idée que tout est possible pour tout le monde. La réalité est l'histoire de choses et de rêves dont les individus sont privés. La classe politique dominante au fond n'arrête pas de parler des gens comme mon père, mon frère, il y a une forme d'obsession à l'égard des classes populaires dans le champ politique.

Comment est-ce que ton père peut recevoir ce livre ? Est-ce que ce n'est pas violent pour lui d'être « raconté » ?

Si, probablement. C'est complexe, entre la violence d'être raconté et le besoin d'être représenté.

Il y a une idée émise par Pierre Bergounioux que je trouve belle et juste : les classes dominantes vivent deux fois ; d'une part en existant dans leurs corps et d'autre part en ayant leur vie représentée dans les journaux, les livres. Les classes populaires n'ont pas cette deuxième vie. C'est d'ailleurs peut-être ce qui explique en partie le vote Front national : une tentative désespérée d'exister une deuxième fois. J'imagine bien que ça n'a pas fait plaisir à mon père de lire *Eddy Bellegueule* et *Histoire de la violence*, mais c'est aussi ce qui nous a permis de nous parler à nouveau. Si l'on a peur de produire de la violence, il y a des choses qu'on ne dira jamais

Comment est-ce que tu organises ton temps en général ?

Tu écris chaque jour ?

J'écris, j'enseigne et je voyage pour mes livres. Quand je dis j'écris, je devrais plutôt dire que parfois j'écris et parfois j'essaie d'écrire.

Il y a des moments où je suis devant mon ordinateur mais où je n'arrive à rien. L'écriture est le moyen dans lequel je suis le plus à l'aise pour m'exprimer. Mais je n'ai pas un rapport « heureux » à l'écriture. Je m'impose un rythme : j'écris tous les jours de midi à dix-huit heures. Et je lis énormément...

Le théâtre amène une manière d'écrire différemment, que je découvre. C'est une forme plus courte, qui induit un autre rapport au temps. Pour un roman, tu te projettes sur trois ou quatre ans. Pour un texte de théâtre – et je sais bien sûr qu'il y a des exceptions –, il y a un rapport beaucoup plus dynamique, plus urgent, tu penses à la personne qui va le mettre en voix. Quand j'écrivais *Qui a tué mon père*, je pensais à Stanislas, au théâtre.

Le théâtre est peut-être l'endroit où on peut dire et montrer. Le lieu où la littérature de confrontation peut prendre corps.

Elle laissait ainsi le temps fuir et souvent ne s'apercevait pas de la tombée de la nuit. Elle était aveugle dans le noir et avait bien du mal à retrouver son chemin. Devant la maison, elle s'arrêtait, s'asseyait sur un banc, n'osait pas rentrer.

Quand elle se décidait à rentrer, la porte s'ouvrait très lentement, la mère apparaissait comme un fantôme, les yeux écarquillés.

Mais le jour aussi elle errait à l'aventure la plupart du temps, confondait les portes et les endroits.

Souvent elle ne pouvait pas s'expliquer comment elle était arrivée à tel endroit ni comment le temps avait passé. Elle n'avait plus aucune sensation du temps ni du lieu.

Elle ne voulait plus voir personne, pouvait peut-être s'asseoir à l'auberge parmi les passagers des cars de touristes qui étaient trop pressés pour la regarder en face. Elle ne pouvait plus se déguiser ; avait tout dépouillé. On la regardait et on savait.

Elle craignait de perdre la raison. Vite, avant qu'il soit trop tard, elle écrivit quelques lettres pour pouvoir dire adieu.



Partie 1

14

47-48 B

on va couler sur les vagues  
47 B

l'expression  
47 C

Musical score for measures 171-177. The score consists of five staves: a vocal line and four piano accompaniment staves (two treble and two bass clefs). The vocal line begins with the lyrics "on va couler sur les vagues". The piano accompaniment features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes.

les vagues arrivent  
47 D vers 20-25

47 E a la balise (ca...)

47 F d'urgence

Musical score for measures 175-183. The score consists of five staves: a vocal line and four piano accompaniment staves (two treble and two bass clefs). The vocal line continues with the lyrics "les vagues arrivent a la balise (ca...)" and "d'urgence". The piano accompaniment continues with a complex rhythmic pattern.

*L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se coince quelque part, ou que ça éclate, ou que ça cogne. Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à l'autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace. Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le réinventer (trop de gens bien intentionnés sont là aujourd'hui pour penser notre environnement...), mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie.*

## Édouard Louis

Édouard Louis grandit à Hallencourt dans la Somme avant d'entrer en classe de théâtre au lycée. Étudiant en Histoire à l'université de Picardie, il poursuit des études en sciences sociales à l'École des hautes études en sciences sociales ainsi qu'à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en auditeur libre. En 2013, il dirige l'ouvrage collectif *Pierre Bourdieu: L'Insoumission en héritage* aux Presses universitaires de France. Il crée et dirige pour ce même éditeur l'année suivante la collection « Des mots » consacrée à des retranscriptions de conférences, des entretiens et des courts textes, dont le premier volume sur Michel Foucault paraît dès le mois de juin, avec notamment des contributions de Geoffroy de Lagasnerie, Georges Didi-Huberman, Léo Bersani, et Arlette Farge. Édouard Louis a publié trois romans aux éditions du Seuil: *En finir avec Eddy Bellegueule*, qui obtient le prix Pierre Guénin contre l'homophobie et pour l'égalité des droits, *Histoire de la violence* et *Qui a tué mon père* tous deux adaptés et mis en scène par Thomas Ostermeier à la Schaubühne de Berlin en 2018. Ses textes ont été traduits dans une trentaine de langues et font l'objet d'adaptations théâtrales et cinématographiques. Il donne régulièrement des cours et des conférences dans des universités américaines et de nombreux lieux culturels à travers le monde. Il intervient régulièrement dans le champ politique aux côtés de Geoffroy de Lagasnerie. En 2016, ils adressent une lettre ouverte à Manuel Valls, dans laquelle ils l'accusent de ne pas essayer de comprendre les causes du terrorisme. Il était également signataire en octobre 2015 de l'« appel des 800 » en faveur d'un accueil des migrants plus respectueux des droits humains.

## Stanislas Nordey

metteur en scène, acteur, directeur du Théâtre National de Strasbourg

*Mettre la salle en contact avec la parole d'un texte : c'est la préoccupation textocentrique de Nordey. Il y a fondamentalement un besoin de textualité ou d'écriture. Le besoin d'une langue. Il faut envisager l'art théâtral de Nordey comme la signature d'une nouvelle alliance entre le texte et la scène. Cette alliance essaie d'articuler une profonde et étrange complicité entre la « pulsion rhapsodique<sup>1</sup> » de l'écriture et la rigueur délicate de la rencontre. Ce point de rencontre ne serait-il pas l'assomption d'une démarche théâtrale qui accueillerait à bras ouverts cette fameuse « autopsie dramaturgique » diagnostiquée par Adorno ? Cette expression est intéressante à condition qu'elle ne pose pas un acte de dénonciation, mais au contraire, la chance de nouvelles possibilités. Cette mise à mort du drame, son « autopsie », son dépeçage et pour finir son dépouillement, comme deuil, peuvent aussi constituer un moment de souffrance, mais de renaissance, de nouveau départ, de grande vitalité. Nordey monte très rarement des textes construits sur ce que Hegel nommait la « grande collision dramatique ». Il aime les formes nouvelles et inédites qui justement jaillissent des morceaux du cadavre, que l'on vient prendre sur le cadavre, pour en faire quelque chose. Il y a comme une continuité. Comme une force qui continue d'exister.*

---

Frédéric Vossier, *Stanislas Nordey, locataire de la parole*, Solitaires Intempestifs, 2013

1. Cf *L'Avenir du drame moderne et Poétique du drame moderne* de Jean-Pierre Sarrazac

*C'était oublier ou mourir,  
ou oublier et mourir.  
Oublier ou mourir,  
ou oublier et mourir  
de l'acharnement à oublier.*

---

Édouard Louis, *Qui a tué mon père*